

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison


Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 4 SEPTEMBRE, 1879.

No. 1.

A NOS ABONNÉS.

Le temps nous a manqué pour rendre visite à tous nos abonnés de la ville de Québec comme nous l'avions annoncé, mais malgré cela tous ceux que nous avons pu voir ont renouvelé leur abonnement. En conséquence nous adressons, sans distinction, le premier numéro du second volume à chacun de nos anciens abonnés, espérant que tous continueront à le recevoir; ainsi ceux qui ne renverront pas immédiatement (directement au bureau de ce journal) ce premier numéro seront considérés abonnés pour une autre année.

Nous comptons sur le zèle de nos abonnés pour nous aider à introduire notre journal dans toutes les familles canadiennes. Plus le nombre de nos abonnés sera considérable, plus aussi il nous sera possible d'améliorer et d'augmenter notre journal et peut être de pouvoir donner des illustrations de temps à autre.

Nous prions les personnes qui ne recevraient pas leur journal régulièrement de nous en avertir sans délai, afin que nous sachions sur qui tombe la faute car pour notre part notre journal est expédié régulièrement toutes les semaines.

Nous profiterons de cela pour avertir les Maîtres de Poste et Postillons que si nous les trouvons en défaut, que nous sommes pas loin de l'Hon. Maître Général des Postes, et que nous lui transmettrons vite les plaintes que nous recevrons à l'avenir; mais d'un autre côté aussi, il ne faut pas que les abonnés s'amusent à gaspiller leur papier et qu'ensuite ils viennent nous dire qu'ils ne l'ont pas reçu, comme cela s'est déjà fait. Nous parlons avec connaissance de cause.

Afin d'éviter toute erreur, le renvoi du journal devra se faire à l'avenir directement à l'Éditeur-proprétaire par Lettre ou Carte-Poste.



Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

Voir les conditions d'abonnement au bas de la quatrième page.

P. NAP. BUREAU,
Éditeur-Propriétaire.

POÉSIE.

Pour le "JOURNAL POUR TOUS."

LE TOMBEAU DE CRÉMAZIE.

Rendons hommage à Crémazie
Le poète inspiré du vieux nom canadien !
En créant notre poésie
Il savait y mêler l'art de l'historien.

Nous descendons de noble race :
Nos exploits ont brillé sur tout ce continent.
Et peut en conserver la trace
Le barde de Québec la marqua dans ses chants.

Crémazie a dissipé l'ombre.
Il avait pris à cœur ce passé glorieux,
Et ses vers, bien qu'en petit nombre,
Nous pénétrèrent l'esprit comme un trait lumineux.

Et nous, les enfants que sa muse,
Réveilla pour parler de l'amour du pays,
Empêchons que jamais ne s'ense
Le nom qu'il illustra par ses nobles écrits.

BENJAMIN SULTZ.

L'EMPLOI DU TEMPS.

M. RASTINE.—Que fais-tu, là, Eusèbe ?
EUSÈBE.—Moi, papa ?—J'attends qu'il soit trois heures.

M. RASTINE.—Sans impatience, à ce qu'il paraît;—et, pourquoi attends-tu qu'il soit trois heures ?

EUSÈBE.—Parce que mon maître de danse vient à trois heures un quart.

M. RASTINE.—Très-bien ! je comprends maintenant;—tu attends présentement qu'il soit trois heures,—et, quand il sera trois heures, tu attendras qu'il soit trois heures un quart.

EUSÈBE.—Ce n'est pas tout à fait cela; c'est qu'à trois heures j'aurai le temps en un quart d'heure de mettre mes chaussures de danse et de me préparer pour la leçon.

M. RASTINE.—Et d'ici à trois heures, tu n'as pas imaginé d'autre occupation que de regarder passer le temps, comme d'autres moins badauds regardent couler la rivière ?

EUSÈBE.—Je veux bien, mon cher papa, que vous m'appeliez badaud, mais je ne comprends pas bien comment je puis l'être plus que ceux qui regardent couler l'eau.

M. RASTINE.—C'est que ceux-là regardent au moins quelque chose de visible, quelque chose qui amuse les regards et berce l'imagination,—l'eau qui marche est un spectacle intéressant, d'où il peut sortir toute sorte de réflexions ou au

moins de rêveries; mais attendre que le temps passe n'appartient qu'au loir, qui attend le printemps en dormant.

EUSÈBE.—Mais, papa, que voulez-vous que je fasse d'un quart d'heure ?

M. RASTINE.—Un quart d'heure ! mais c'est parfois une éternité.—Quand la femme de la Barbe-Bleue obtient un *petit quart d'heure* pour faire sa prière, cela donne à ses frères le temps d'arriver, de la délivrer de son tyran et de lui sauver la vie. Un quart d'heure !—mais la vie n'est faite que d'un certain nombre de secondes.—Si un homme riche me disait : Que voulez-vous que je fasse d'un schelling ? je prophétiserais sa ruine. Un sage disait : Ayez soin des sous, car les louis prendront soin d'eux-mêmes.—De même, je te dirai : Aie soin des quarts d'heure, car il y a toujours de l'occupation pour les journées.

EUSÈBE.—Mais, papa, on ne peut pas toujours travailler.

M. RASTINE.—Qui te parle de travailler ? Pour suivre ma comparaison de tout à l'heure, il vaut mieux jouer au bouchon ou au palet avec les sous, il vaut mieux, à la rigueur, en faire des ricochets sur la rivière que de les laisser tomber inutilement de sa poche percée;—et encore, l'argent que tu perds ainsi est trouvé par quelqu'un qui en profite;—il n'en est pas de même du temps. Joue, si tu veux, promène-toi, mais n'attends pas que le temps passe.—Il y a des gens qui, non-seulement par fractions d'un quart d'heure, mais par fractions plus petites, perdent ainsi deux ou trois heures chaque jour.—Si l'on venait te dire :—La nature vous avait destiné cinquante années d'existence, ce qui dépasse de beaucoup la proportion moyenne de la vie humaine,—vous me feriez bien plaisir si vous consentiez à mourir à quarante ans,—tu trouverais la proposition indiscrète et ridicule.—Eh bien, en défalquant les heures du sommeil, trois heures par jour perdues à...attendre qu'il soit trois heures, c'est précisément le cinquième de ta vie que tu perds. Je te répète que je n'exige pas que tu travailles sans cesse,—j'aimerais beaucoup mieux de te voir sauter à la corde qu'attendre qu'il soit trois heures;—mais si tu veux employer utilement ces quarts d'heure, ces minutes même, que presque tout le monde perd, je te donnerai l'exemple d'un homme extrêmement savant, que j'ai beaucoup connu;—il avait chez lui, sur un pupitre, toujours un dictionnaire ouvert,—dictionnaire de chronologie ou de géographie, ou de toute autre science, dont les matières sont divisées en chapitres courts et indépendants les uns des autres. Il avait également les mêmes ouvrages en éditions très-petites, appelées *éditions-diamants*, dont il avait toujours un volume dans sa poche lorsqu'il sortait, de

sorte que quand il avait à passer un temps trop court pour commencer une lecture longue, il avait recours à ses dictionnaires ; — n'eût-il que deux minutes, c'était assez pour lire un article, et il faisait une corne à la page.

Aussi, je lui ai entendu dire : J'ai appris entièrement la géographie dans le temps qui s'est passé de cette façon ; mon domestique venait m'annoncer une visite, il retournait dire que j'étais visible, et amenait le visiteur jusqu'à mon cabinet ; c'est pendant ces minutes-là seulement que j'ai appris la géographie.

J'ai lu le Dictionnaire de Trévoux, sept volumes grand in-folio, et le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare, cinq volumes grand in-4o, pendant que ce même domestique cherchait ma canne et mon chapeau, et me donnait un coup de brosse, au moment où j'allais sortir. — J'ai lu tous les lyriques latins au bain, et les lyriques grecs pendant mes courses en voiture. — J'ai appris l'espagnol pendant que je faisais queue au théâtre, pour lequel je suis passionné, et pendant les entr'actes, et tout cela en employant mes quarts d'heure et mes cinq minutes, ce billon du temps et de la vie qui est perdu pour presque tout le monde, et dont j'ai fait une fortune, comme celles que les journaux racontent quelquefois qu'on trouve dans la paillasson d'un aveugle mendiant : fortune de liards et de centimes.

—:o:—

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

« Quelque temps avant la révolution de 1793, la maison de maître Capron, vieux célibataire retiré du commerce de la pharmacie depuis quarante ans, était, comme il aimait à le dire avec une sorte d'orgueil, la maison la mieux tenue de tout Cambrai.

« C'est que la maison de monsieur Capron se trouvait régie par le type le plus parfait des gouvernantes, par la vieille Marianne Chimot.

« Presque aussi vieille que son maître septuagénaire, la digne fille n'en conservait pas moins cette verdure active et ce besoin de nettoyage perpétuel innés, je crois, chez les Flamands. Il fallait la voir, dès le point du jour, les bras nus jusqu'aux coudes, un balai dans une main et un seau d'eau dans l'autre, laver à grandes ondées les appartements dallés en carreaux de terre cuite, et leur rendre leur éclat rouge et primitif. Par cette opération, Marianne Chimot apportait, il faut en faire l'aveu, beaucoup d'humidité dans la maison, mais en revanche elle obligeait les visiteurs à s'essuyer trois ou quatre fois les pieds sur les paillassons étalés au seuil de chaque pièce, et s'ils omettaient ces préliminaires importants, elle se trouvait en droit de leur dire, avec plus ou moins de politesse, suivant leur condition plus ou moins élevée : Essuyez vos pieds, s'il vous plaît.

« Après les dalles de terre cuite

venaient les meubles, que l'infatigable Marianne nettoyait, frottait, cirait, caressait et rendait luisants à donner envie de s'y mirer. Puis une fois les rideaux des fenêtres secoués et remis dans leurs plis, une fois les poêles allumés, une fois les tapis replacés, une fois tout en ordre, Marianne croisait les bras, et jetait autour d'elle un regard à la fois inquisiteur et satisfait. Après s'être bien convaincu que rien n'apportait de désharmonie à l'ordre scrupuleux de la maison, elle se complaisait quelque temps dans son œuvre, et puis elle s'arrachait à une si douce contemplation, et montait dans sa petite mansarde pour y faire sa toilette à elle-même.

« Un quart d'heure après, Marianne descendait vêtue d'une jupe éblouissante de fraîcheur et de propreté ; un bonnet de fine baptiste, plissé à petits plis, couvrait ses cheveux soigneusement poudrés, et elle se mettait incontinent à préparer le chocolat qui formait chaque matin le déjeuner de monsieur Capron.

« Neuf heures sonnaient d'ordinaire lorsque Marianne, la tasse de chocolat à la main, entra dans la chambre à coucher de son maître.

« Bonjour, monsieur Capron, avez-vous bien passé la nuit ? » disait-elle de ce ton joyeux d'une personne satisfaite d'elle-même et de la besogne qu'elle a déjà terminée depuis son lever.

« A ces mots, l'ex-apothicaire sortait du fond de l'oreiller où était ensevelie une grosse figure de bonne humeur.

« J'ai bien dormi, Marianne, fort bien dormi. »

« Et ses narines se dilataient aux parfums exquis du chocolat, et ses mains, agitées par une douce émotion, s'étendirent en tremblant vers l'énorme tasse que leur présentait Marianne Chimot.

« Pendant que le vieillard se livrait aux délices, aux béatifications de son déjeuner, Marianne Chimot ouvrait les volets des fenêtres, éteignait les lampes de nuit, ranimait le feu dans la cheminée, et déposait près du lit de son maître une robe de chambre ourlée et des pantoufles de velours cramoisi qu'elle avait brodées en or. Après avoir vidé sa tasse, et lorsque Marianne, debout près du lit, l'avait reprise de ses mains, monsieur Capron reposait doucement sa tête sur les triples oreillers du chevet, et, poussant un gros soupir, non comme un homme qui se plaint, mais comme un homme qui respire largement après avoir mangé un peu vite :

« Quelle nouvelle dans le voisinage, Marianne ? » disait-il.

« Marianne, alors, tout en rangeant et tout en essayant dans la chambre, racontait tout les canécans du quartier, dont s'amusaient beaucoup l'apothicaire. Ces bavardages se prolongeaient jus-

ques à dix heures : au moment où la pendule de Boule tintait les dix coups avec son timbre clair, Marianne ne manquait jamais de s'écrier :

« Ah ! mon doux Jésus ! dix heures ! Et mon marché ! Vite, monsieur Capron, dépêchons-nous de vous habiller, car je ne trouverai ni beurre ni légumes, et le poisson de mer sera remonté. »

« Alors le vieil apothicaire soupirait encore de nouveau, mais cette fois c'était de résignation, et comme pour protester contre la tyrannie de Marianne, qui l'obligeait si cruellement de se lever. Il ne s'en laissait pas moins passer les manches de sa robe de chambre, et enfonce ses pieds dans les molles et chaudes pantoufles dont nous avons parlé tout à l'heure. Cela terminé, et comme s'il eût éprouvé bien de la fatigue, il se laissait aller dans un immense fauteuil à oreillettes, que Marianne avait charrié près de la cheminée. Après s'être bien assurée que rien ne pouvait manquer à son maître durant la courte absence qu'elle allait faire, Marianne prenait son mantelet et partait.

« Jusqu'à présent nous n'avons vu la gouvernante de monsieur Capron que personnage secondaire ; voici qu'elle vient sur le premier plan, et qu'elle se pose dans tout son éclat et dans toute son importance. Regardez-la sortir du logis, regardez-la un panier d'osier au bras gauche et un parapluie dans la main droite. Savez-vous où elle se rend ainsi avec une démarche si fière et tant de conscience de sa propre valeur ? C'est au marché aux légumes, au marché, où chaque marchande connaît le nom de mademoiselle Marianne, et l'appelle par son nom pour lui offrir des primeurs, car il n'existe plus dans tout Cambrai personne qui sache, comme elle, apprécier et payer au besoin de beaux légumes ou des fruits d'acabit supérieur. Elle parcourt la longue avenue des faubourgrières alignées sur un double rang qui couvre presque toute la grande place, sourit à chacune, et s'arrête dès qu'elle aperçoit dans leur panier quelque chose qui lui convient.

« Alors commence une lutte entre la marchande et l'acheteuse, lutte qui ressemble à celle qui s'établit entre deux joueurs d'écarté, ou bien entre deux maîtres d'escrime. La marchande propose un prix sur lequel l'acheteuse *mésotte* ; l'une fait valoir ses denrées, l'autre les déprécie, et pour un sou, pour moins quelquefois, s'élève une discussion où chacune des antagonistes déploie plus de ruses qu'il n'en faudrait à deux diplomates pour conclure un traité. Enfin l'on se fait des concessions mutuelles, l'on s'accorde et mademoiselle Marianne emporte en triomphe des légumes, objet de tant de débats.

“ Semblable chose se renouvelle au marché au poisson et chez la bouchère. Enfin, grâce à Dieu, Marianne a terminé toutes ses emplettes, et à onze heures un quart elle rentre au logis, assez à temps pour écumer son pot-au-feu, qui bout avec impétuosité et qui se trouve sur le poêle depuis sept heures du matin.

“ Le pot-au-feu écumé, Marianne remonte chez elle, se désnabile, reprend son costume de cuisinière, et prépare le dîner de son maître.

“ Pendant ce temps-là, monsieur Capron, les pieds appuyés sur les chenets, lit un traité de pharmacie, et interrompt de temps à autre sa lecture pour humer les vapeurs béatifiantes qui s'échappent de la cuisine et parviennent jusques à sa chambre. Dans ces émanations vagues, il croit reconnaître, grâce à son odorat expérimenté, le fumet d'un perdreau qui rôtit ou les parfums d'un brochet qui se cuit dans un court bouillon savamment épicé. Cette friture qui frissonne, c'est une sole épaisse dont la chair blanche et ferme procurera le mets le plus exquis... Marianne prend les moules à pâtisserie, qui résonnent en se heurtant. Oh ! c'est qu'elle va sans doute façonner de ces gâteaux aux raisins de Corinthe dont elle seule possède la préparation au suprême degré... Peut-être même est-ce un nougat qu'elle projette... “ Marianne ! Marianne !

“ Marianne lève les casseroles pour que, durant sa courte absence, le feu ne happe point trop vivement les préparations gastronomiques ; puis d'un saut elle arrive dans la chambre de son maître.

“ Marianne, mon enfant, qu'avons-nous à dîner ?

— Oh ! quelque chose de bon, monsieur Capron, répond Marianne avec orgueil.

“ D'abord un pot-au-feu ; il bouille sur le poêle depuis six heures du matin.

“ Puis des bécassines. C'étaient les seules qui fussent au marché ; malgré cela, je ne les ai pas payées trop cher, quoique je fusse bien résolue de les avoir n'importe à quel prix.

— Des bécassines ! Marianne ? répliqua l'apothicaire, qui, l'eau à la bouche, les mange déjà en imagination.

— Des bécassines, monsieur Capron, des bécassines grosses comme le poing... et grasses... et tendres !...

— Et qu'avons-nous encore, mon enfant ?

— Une tranche de saumon frais !

— Du saumon frais ! du saumon frais ! Marianne ? répète le vieux gourmet, riant et presque pleurant de joie...

— Et pour dessert un nougat, car je sais que vous aimez beaucoup les nougats.

— Vous êtes une brave et digne fille, Marianne ; vous êtes un serviteur fidèle et éprouvé qui fait ma joie et ma consolation ici-bas... Et à quelle heure dînerons-nous, ma chère Marianne ?

— Vous le savez bien, monsieur Capron ; comme à l'ordinaire, à une heure sonnante, répliqua Marianne avec une sorte de fierté blessée.

— Bon ! bon !... Mais ce pressieux de Lahoust, mon barbier, qui n'est pas encore venu ; vous verrez que je ne serai ni rasé ni habillé pour une heure. Il n'en fait jamais d'autres.”

“ Pendant que monsieur Capron se lamentait, Marianne s'en retourne à la cuisine, et tout en ayant l'œil à ses ragoûts, trouve moyen de dresser la table dans la salle à manger.

“ Cependant le barbier Lahoust est venu, il a rasé l'apothicaire, il l'a aidé à terminer sa toilette, et il a su lui faire oublier ses retards par mille propos plaisants qui ont rendu moins long à l'apothicaire l'espace de temps qui le sépare encore du dîner. Enfin Lahoust s'en va, et une heure sonne. “ Voici une heure et une minute... une heure deux minutes... — une heure trois minutes,—et Marianne n'annonce pas que le dîner est servi. C'est à perdre la patience... Dieu soit loué ! la voici.” Et s'appuyant sur le bras de sa gouvernante, monsieur Capron va s'asseoir à table dans un grand fauteuil.

A continuer.

—:o:—

LE DOCTEUR TRIFONE.

Suite.

A mon ami Aug. Durieu.

Il y avait là, dans ce cabinet de travail, pour quatre-vingt à cent mille ducats de chefs-d'œuvre ; sans compter les bronzes antiques, les camées, les mosaïques et les émaux qui surchargeaient les tablettes d'une grande armoire vitrée.

Cen'était plus de l'étonnement qu'éprouvait sir William. C'était de la stupéfaction ; et lorsqu'il prit congé du docteur, ce dernier remarqua que l'exhibition de ces merveilles avait notablement augmenté la considération de son hôte.

“ L'humanité ! l'humanité ! murmura Trifone quand il fut seul. J'aurais sauvé dix créatures humaines, j'aurais, comme Lazare, ressuscité des morts, que tout cela ne me poserait pas dans l'esprit de cet homme comme viennent de le faire ces sublimes inutilités, que le premier sot venu peut acheter demain.

“ Ah ! pauvres grands hommes, quelle singulière figure vous feriez si vous saviez que votre nom sert de réclame à un charlatan, à un homme qui porte un habit écarlate et une perruque de erin.

“ Dans votre orgueil insensé vous pensiez être quelque chose, parce qu'un empereur ramassait votre pinceau, ou qu'un pape venait s'asseoir dans votre atelier, et vous vous imaginiez que cette copie servile de la nature, que cette lutte contre la matière inerte vous élevait jusqu'à Dieu.

“ Ah ! ah ! les plaisants drôles, ma foi, et comme ils seront triomphants le grand jour où ils défilent avec leurs toiles craquelées et grimaçantes dans le monde des âmes.

“ Avec ce morceau d'acier, Trifone a plus fait que vous tous, le jour où il s'est fait pour la première fois l'ouvrier de la vie. Mes chefs-d'œuvre, à moi, ce sont ces être que j'ai arrachés palpitants à la tombe ; c'est contre la mort, contre le néant que je lutte, que je combats ; mes joies, mon orgueil, c'est le bonheur de la mère qui réchauffe au soleil son enfant convalescent, c'est encore cette espérance qui rayonne sur le visage du chef de famille qui renait à l'existence, au bonheur, au travail, c'est la reconnaissance et l'amour des bons, c'est le Créateur dont je me rapproche en travaillant à son œuvre suprême.”

Tirant alors sa pipe de terre rouge, Trifone la bourra avec soin et se coucha sur un lit de repos qui avait appartenu à Marie-Thérèse d'Autriche.

La profession de foi du docteur valait bien une prière ; c'était dans le livre de la vie qu'il avait appris à croire.

Miss Lucy Stanley dormait la tête appuyée sur les genoux de sa mère, lorsque l'intendant de la jeune veuve entra dans le salon.

D'un signe, lady Jane l'avertit de parler bas pour ne pas réveiller l'enfant.

“ Milady a des ordres à me donner ? dit-il en remettant une lettre à sa maîtresse.

— Oui ; le docteur Trifone ne peut tarder à arriver ; vous le ferez entrer dans ce salon, et vous veillerez à ce que personne ne nous dérange.”

L'intendant s'inclina et sortit.

Lady Jane n'eut qu'à jeter les yeux sur l'enveloppe pour savoir de qui était la lettre dont elle brisait le cachet.

Sir William Webster annonçait à lady Stanley qu'il allait partir pour Malte, où se trouvait alors le 39^e régiment, dans lequel il avait obtenu le grade de lieutenant.

Lady Jane relut plusieurs fois ce billet, et son doux visage s'altérait peu à peu, deux larmes silencieuses roulèrent sur le papier.

“ Pauvre William, dit-elle avec un soupir de regret, lui aussi, il souffre, et son amour a été plus fort que son dévouement et sa résignation. Ah ! qu'il parte, cela vaut mieux pour tous les deux, car je ne puis rien lui dire...rien.”

Et lady Jane laissa retomber avec découragement sa jolie tête blonde sur sa poitrine.

En ce moment un gémissement s'échappa des lèvres de l'enfant, dont le sommeil devenait inquiet et oppressé ; un frémissement nerveux fit tressaillir la jeune femme ; elle appuya une main sur le cœur de Lucy pour se compter les pulsations, et ses yeux dilatés par la terreur s'attachèrent sur elle avec une effrayante fixité. Son attention était alors si complète, qu'elle n'entendit pas le domestique annoncer le docteur.

Trifone congédia lui-même le valet et observa sans bouger de sa place le tableau qu'il avait devant lui.

“ Ah ! c'est vous, docteur, dit enfin lady Jane en sortant tout à coup de la douloureuse extase où elle était plongée.

— Oui, milady,” dit Trifone en s'inclinant.

Lady Jane indiqua au docteur un fauteuil qu'il roula auprès de la causeuse.

— Vous avez vu sir William, je le suis, dit-elle.

— Oui, fit Trifone qui ne croyait pas devoir mentir en présence d'une affirmation aussi positive.

— Alors vous savez de quelle maladie je suis atteinte.

— Je sais que c'est d'une affection du cœur que vous souffrez." Il y eut un silence après la réponse du docteur.

— Avez-vous jamais entendu parler du docteur Scamp? reprit lady Stanley.

— Oui, dit Trifone, c'est un des plus illustres praticiens de l'Angleterre, un savant modeste et laborieux qui a laissé d'impérissables travaux.

— Ainsi, continua lady Jane en dévorant Trifone du regard, vous auriez eu une confiance illimitée dans l'opinion du docteur Scamp.

— Son expérience et son jugement devaient faire loi.

— C'est bien, dit lady Jane en souriant tristement, comme vous l'ai eu foi dans l'opinion de ce grand médecin; et maintenant, docteur, écoutez une histoire qui pourra vous servir pour l'avenir.

— Il y a trois ans, sir Lionel Stanley me conduisit chez un de ses oncles qui possédait un château dans le Cumberland; cet oncle avait été, dans sa jeunesse, un des plus habiles chirurgiens de la marine royale; lié depuis trente ans avec le docteur Scamp, notre parent avait décidé son ami à venir passer tous les ans quinze jours auprès de lui.

(A continuer.)

—:o:—

PREMIÈRES NOTIONS SUR LA POUDRE À FEU.

Il est certain que la poudre, ou tout au moins quelque substance produisant le même effet, a été connue très-anciennement. Un commentateur d'un code de lois de l'Indoustan prétend qu'elle est employée dans ce pays depuis un temps immémorial. Marcus Græchus, qui vivait au commencement du IX^e siècle, mentionne deux sortes de feux d'artifice, qui tous deux, dit-il, étaient préparés avec du charbon, du soufre et du salpêtre pilés et mêlés ensemble dans un mortier. C'est exactement la composition de la poudre. Roger Bacon connaissait aussi cette matière fulminante, mais il craignait de révéler trop ouvertement un secret dont le peuple pouvait faire un mauvais usage, et dans son traité: *De secretis operibus artis et nature*, il indiqua les divers ingrédients de la poudre par ces mots: *lura mabe can ubre*, qui son Panagramme de *carbonum pulvere*. Bacon suppose que ce fut à l'aide de la poudre que Gédéon défait les Madianites avec ses trois cents hommes. Les premières notions que l'on ait sur l'emploi de la poudre en Europe remontent au IX^e siècle. Un vieux chroniqueur dit que le roi de Tunis ayant livré un combat maritime au roi maure de Seville, se servit dans cette bataille de tubes en fer qui éclataient comme la foudre. Les Vénitiens employèrent la poudre, en 1380, c'est-à-dire une guerre contre les Génois, et toute l'Italie les accusa d'avoir par là contrevenu aux nobles lois de la guerre.

Cervantes, qui a répandu, comme on le sait, une quantité de maximes morales dans son livre, fait dire à don Quichotte que sans aucun doute l'inventeur de l'ar-

tillerie est en enfer. Milton, dans son *Paradis perdu*, attribue la découverte du canon aux chefs des régions sataniques. Swift, dans ses *Voyages de Gulliver*, reproche amèrement aux sociétés modernes d'avoir appliqué la géométrie, la chimie et la mécanique à des œuvres de destruction. Malgré l'opinion de ces beaux esprits, il est certain que de nos jours, les batailles où l'on se lance à distance des projectiles dans des tombillons de fumée, sont bien moins sanglantes que celles des anciens temps, où les hommes combattent corps à corps.

—:o:—

Décisions Judiciaires concernant les Journaux.

1^o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2^o. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle est payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3^o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demorerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4^o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

—:o:—

Vous détruisez vos premiers bienfaits, dit Pline, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une: le refus restera seul dans l'esprit.

—:o:—

RECETTES

Comment on nettoie les gants de peau.

On prend du lait écémé, on le fait bouillir, en y faisant fondre assez de savon blanc pour produire une mousse abondante, on laisse refroidir, on humecte une flanelle dans cette mousse et on frotte les gants étendus sur la main, ou mieux sur un modèle en bois, et on sèche après le frottage avec une flanelle propre ou un linge. Les reliures en veau peuvent aussi être nettoyées par le même procédé.

Comment on enflamme des allumettes humides.

Il arrive parfois que des allumettes sont rendues inflammables parce qu'elles ont été mouillées par de l'eau versée dessus ou bien par le brouillard qui a pénétré dans l'appartement; il n'est plus possible alors de les faire prendre. Pour remédier à cet inconvénient, il suffit de sécher l'allumette mouillée en la frottant dans ses cheveux. Après cette opération, on allume l'allumette aussi facilement que si elle n'avait jamais été humectée.

VARIÉTÉS.

Bien drôle le mot de la belle-mère, rapporté par le *Charivari*:

De gendre à belle-mère:

— Vous prendrez cela comme vous voudrez, belle maman, votre fille est insupportable.

— Si vous croyez me l'apprendre!

— Ah! bah!

— Tiens, si elle était sociable, est-ce que vous pensez que je vous l'aurais donnée?

.

Le comble de l'amour conjugal: Tousser pour sa femme quand elle est enrhumée.

.

Une curieuse définition du mariage: l'homme est le goujon, la femme est la ligne, son sourire le bouchon, son baiser l'appât; l'amour est l'hameçon et le mariage la poêle à frire.

.

Ch. Moussolot a des gaietés sinistres. L'autre jour, il passa devant un café sur la devanture duquel on lit: " Fermé pour cause de décès. "

— Ah bien! s'écria-t-il, voilà un établissement dans lequel je ne viendrai jamais consommer.

— Pourquoi?

— Par bien! On a mis le patron dans la bière.

.

Une dame fait venir tous les matins une " bonne femme " de la campagne pour lui apporter du lait.

La bonne femme lui sert depuis quelque temps un liquide très-aquatique.

La dame se plaint.

— Oh! réplique la paysanne, si vous saviez, madame, par ces chaleurs les vaches boivent tant!

.

Un jeune habitant de Ste-Rose est en visite chez sa blonde.

La conversation cesse tout à coup.

Le Céladon rustique n'a plus un mot à dire. Il rompit un silence de cinq minutes en disant:

— Mam-elle, votre père aimerait-il à acheter une vache caillé.

— En avez-vous une à vendre?

— Non, mam-elle.

— Alors pourquoi me demandez-vous ça.

— C'est simplement pour entretenir notre conversation.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an	{ 0 50
Six mois	0 35
Un numéro	0 02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

1703 rue Sparks, Ottawa.